

# BULLETIN

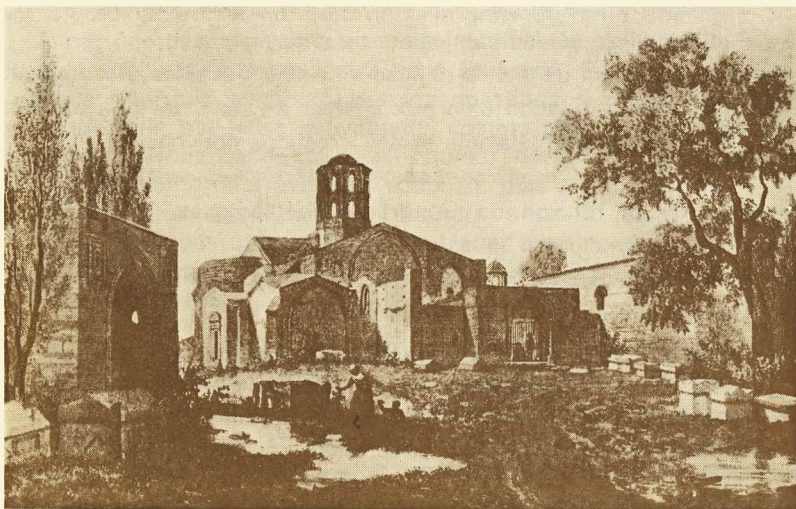
## DES AMIS DU VIEIL ARLES

POUR LA PROTECTION DE SON PATRIMOINE HISTORIQUE ET ESTHÉTIQUE  
Siège social temporaire : chez M. Garagnon - Rue Germaine Richier - 13200 ARLES  
Téléphone 96.17.94

Première série - N° 14

Prix 3 F.

Bulletin trimestriel - Septembre 1974



Vue de l'église Saint-Honorat au début du XIX<sup>e</sup> siècle

# SOMMAIRE

Éditorial	page 1
Promenade au temps passé	page 2
Saint-Roch	page 5
Un chef-d'œuvre de la technique antique : l'usine-pilote de Barbegal	page 8
Arles au XIX <sup>e</sup> siècle (suite et fin)	page 10
Compte rendu de la visite de l'abbaye de Montmajour	page 15
Répertoire complet des niches d'Arles (Suite et fin)	page 16
Les grandes pages de l'histoire d'Arles en Provence	page 18

# Programme

Nous reprendrons le programme publié par M. H. Dauphin, dans le bulletin N° 1 de la Société des Amis du Vieil Arles (Juillet 1903).

- 1 — Publication d'un bulletin.
- 2 — Démarches et campagnes pour le classement de monuments non encore classés.
- 3 — Démarches et campagnes pour l'achat d'immeubles ou vestiges intéressants.
- 4 — Démarches et campagnes pour l'exhumation de monuments enfouis.
- 5 — Démarches et campagnes pour le dégagement de monuments de certaines constructions parasites.
- 6 — Démarches et campagnes pour la restauration des monuments.
- 7 — Démarches et campagnes pour la réparation des monuments.
- 8 — Commission des fouilles au service du conservateur des musées.
- 9 — Lutte contre l'abus général de l'affichage.
- 10 — Sauvegarde des noms typiques des rues, quartiers, boulevards...
- 11 — Publication de guides catalogues de chaque musée.
- 12 — Embellissement de la ville et mise en valeur des sites et monuments.
- 13 — Demander la création d'un prix d'Arles à l'instar du prix de Rome.
- 14 — Aide aux musées existants et aux créations nouvelles.
- 15 — Organisations d'excursions, cours, conférences, visites commentées.
- 16 — Faciliter la réunion de congrès archéologiques.
- 17 — Aide au Syndicat d'Initiative.
- 18 — Sauvegarde des monuments non classés et de biens particuliers.
- 19 — Concours pour les jeunes des écoles.
- 20 — Amélioration du gardiennage des monuments.
- 21 — Restitution d'oeuvres ou de monuments détenus par ailleurs.
- 22 — Mesure contre le vandalisme.
- 23 — Encouragement du folklore arlésien.

## **Pour répondre aux préoccupations actuelles, nous ajouterons**

- 24 — Documentation des constructeurs : propriétaires et entrepreneurs
- 25 — Publicité au bénéfice des réalisations réussies : restaurations et améliorations.
- 26 — Inventaires des éléments constituant le patrimoine artistique secondaire de la ville d'Arles ; niches, porte anciennes, vieux hôtels.
- 27 — Collaboration avec tous les organismes qui travaillent à 'a sauvegarde de la vieille ville.

**En bref : INFORMER - ENCOURAGER - COLLABORER**

pour

**DÉGAGER - PROTÉGER - RESTAURER**  
**le patrimoine historique et esthétique arlésien**

# ÉDITORIAL

Depuis un peu plus de trois ans que les « Amis du Vieil Arles » ont retrouvé vie, au fil des mois et des trimestres, notre association en est encore à chercher sa voie, tant les obstacles rencontrés sur sa route sont nombreux et les problèmes qui se posent, difficiles à résoudre.

Aussi d'aucuns ne manquent-ils pas, au cours de nos réunions mensuelles, de poser la question de notre efficacité. Cette attitude est peut-être également celle de certains adhérents soucieux de la conservation de notre patrimoine historique et esthétique.

Certes les buts que nous poursuivons ne peuvent être atteints que par une action tenace et persévérante mais aussi basée sur des relations confiantes et cordiales avec les différentes autorités qu'elle met en cause.

Aussi bien devons-nous compter sur le temps et sur notre aptitude à faire partager nos convictions. Quoi qu'il en soit nous aimerions connaître le sentiment de la majorité de nos adhérents sur les grands problèmes qui se posent à notre action. C'est pourquoi nous avons pensé qu'il serait souhaitable de prendre contact avec tous ceux qui désireraient venir aux réunions périodiques de notre conseil d'administration ou de notre bureau afin d'y exposer les questions qui leur tiennent à cœur et de définir avec nous le sens de notre activité.

À cet égard, vous trouverez dans ce bulletin (ou dans le suivant) une note succincte à remplir et à nous adresser : B.P. 30 - 13200 Arles.

Nous pourrions ainsi grouper les questions à régler ensemble et vous convoquer par lettre individuelle, compte tenu de vos moments de disponibilité. Nous espérons ainsi orienter notre action et surtout en plus grande conformité avec les vœux du plus grand nombre.

Ne manquez donc pas de répondre à notre appel quelles que soient les questions que vous désirez traiter avec nous, pourvu qu'elles entrent dans le cadre de notre programme tel qu'il figure dans tous nos bulletins trimestriels.

\* \*

Quant à nos activités permanentes, il convient de signaler que les travaux de fouilles se poursuivent à St Blaise.

En ce qui concerne la restauration de cette église, soulignons l'efficace participation de M. Montagnet qui a équipé trois fenêtres en vitrage plexiglas du plus bel effet (en attendant d'authentiques vitraux !) — ce qui assurera à ce monument prestigieux une meilleure protection contre les intempéries mais aussi contre les pigeons qui ont causé jusqu'ici d'importantes déprédations.

D'autre part, nos jeunes ont continué, sous la direction de M. Garagnon, le nettoyage des niches de la vieille ville ; à cet égard, neuf nouvelles niches et statuettes ont été traitées.

Par ailleurs, à la Commanderie de Ste Luce, les travaux de restauration se poursuivent : ravalement des murs et dégagement des portes. Nous avons maintenant un échafaudage roulant. Le plafond pourra être prochainement dégagé. Nous renouvelons notre appel du précédent bulletin en faveur d'une cheminée à foyer ouvert pour le local.

Signalons enfin que M. Boiron a ajouté depuis le 1<sup>er</sup> juillet une nouvelle activité à notre actif. Il s'agit de visites guidées des Alyscamps. Nous vous en parlerons plus amplement dans un prochain bulletin.

**Le président : R. VENTURE.**

# Promenade au temps passé

Il n'est pas toujours facile de se promener dans le passé de notre ville où les rues ont trop souvent changé de nom. Naguère encore, elles évoquaient les familles les plus notables qui les habitaient, les petits commerces qui s'y pratiquaient, les monuments qui les jalonnaient. Tous ces noms étaient bien de chez nous et beaucoup d'entre eux chantaient dans notre langue provençale. Que les touristes et les Arlésiens de fraîche date les ignorent, nous le comprenons, mais qu'ils déconcertent nos concitoyens de vieille souche, pour employer un mot à la mode, n'est-ce pas aberrant ? Aussi, après notre maître et modèle à tous, Émile Fassin, nous voudrions essayer de donner au lecteur le fil d'Ariane qui lui permettrait de circuler à l'aise dans notre vieille cité et de sortir de l'oubli les noms qui font partie de son histoire.

Si avec les diligences nous avons franchi le rempart du sud, nous entrerons aujourd'hui par le portail de la Cavalerie, laissant derrière nous la gare et l'avenue Talabot — avec l'appui de Lamartine, c'est à cet ingénieur que nous devons le passage du chemin de fer dans notre ville. Mais pourquoi la Cavalerie ? C'était celle des Templiers dont le faubourg nord-est porte d'ailleurs le nom et qui, dès le XII<sup>e</sup> siècle avaient établi tout près du Rhône leur puissante forteresse. On confond trop souvent ces chevaliers avec les Hospitaliers de Saint-Jean qui devinrent au cours de leur histoire : Chevaliers de Rhodes, puis de Malte. Quand ces derniers ne portaient pas l'armure, ils avaient la robe et le manteau noir des moines augustins, alors que la milice du Temple devait sa règle à Saint-Bernard de Clairvaux et que son manteau était blanc marqué d'une longue croix rouge.

Sitôt passées les deux grosses tours si regrettamment découronnées, nous sommes accueillis par deux messieurs qui n'étaient pas arlésiens : Jules Ferry et Voltaire. Le boulevard Jules Ferry était autrefois le « Baloir des Glacières », appellation que nous retrouvons dans bien d'autres villes. Citons seulement pour mémoire au Palais des Papes d'Avignon, la Tour de la Glacière, si tragiquement illustrée à la Révolution. On avait donc chez nous de la glace bien avant les frigidaires... Quant à la place et la rue du « Saint Esprit » elles portent maintenant le nom de Voltaire... Ce changement ne présageait-il pas déjà l'évolution que nous connaissons aujourd'hui ? Dans le quartier de gauche, presque entièrement reconstruit après les bombardements de 1944, aucun souvenir n'attire le flâneur. D'Alembert a remplacé les Récollets dont un vague reste de couvent fait partie d'une école, et nous arrivons à la rue Condorcet anciennement « rue des Bannes »... Pourquoi ce nom de cornes et le pauvre Condorcet méritait-il ce rapprochement ?

Plus loin, la rue La Fontaine où vient s'abreuver la rue Boileau, remplace la « Carriero dou Poùs Saladou ». Bien que fermé, ce puits existe encore au n° 23, mais l'immeuble complètement arasé depuis peu

est en voie de reconstruction. Comment la présence d'un puits salé dans notre ville n'a-t-elle pas éveillé la curiosité des géologues, et pourquoi le nouveau propriétaire n'accepterait-il pas, sur sa maison, une petite plaque évoquant ce souvenir du passé ? Puis la rue Jean-Jacques Rousseau, autrefois « Jan de l'Oli », la rue Bolivar — héros argentin — jadis rue « des Colettes »... Le boulevard Émile Combes — encore un monsieur qui n'est pas de chez nous — fait oublier notre splendide « rempart marseillais » et la courageuse résistance des Arlésiens aux troupes de Charles Quint.

Mais fuyant tous ces étrangers, par les rues Porte Agnel et du Refuge, rentrons bien vite en ville. À notre gauche, les escaliers pavés de grosses calades coupent l'enceinte de nos plus anciens remparts et débouchent sur la place de la Major. C'était jadis la « rue de la Brèche », parfois « la mountado di cabro », on l'appelle aujourd'hui, rue de la Roque, nom bien sûr plus convenable que son ancien vocable, oh ! combien pittoresque de « Carriero roumpo quièu ! », le provençal en ces mots brave l'honnêteté...

Puis descendant vers les Arènes, la rue Renan laïcise la « rue des Baptêmes », quant au Refuge, c'était avec la Miséricorde, un monastère qui recevait les servantes sans logement. Sa chapelle dédiée à Saint-Paul ouvrait son portail au début de la rue Augustin Tardieu qui portait jadis le nom de ce saint.

Gagnant le sud des arènes par le « Planet des Trois Pillards », la « Croix des Maures », et celle de « Charles Cheynet », nous arrivons au quartier de l'Hauture qui garde heureusement presque tous ses anciens noms. La rue de la Madeleine rappelle une petite église aujourd'hui atelier municipal du Service des Eaux. La rue des Chanoines est le seul souvenir qui nous reste du « Chapitre collégial » de douze prêtres qui jadis desservaient la Major. La rue de l'Abbaye faisant, il est vrai, double emploi avec la rue du Grand Couvent qui la coupe, porte aujourd'hui le nom d'Émile Barrère mort en 1944 pour la libération d'Arles. C'est bien. Mais dans notre antique et silencieuse primatale, au centre de la chapelle des Rois, sur le mémorial des guerres de 1914 et 1939, plus de cent noms sont gravés dans le marbre. Cent noms d'hommes, de jeunes gens tous vraiment de chez nous. Pendant des mois des années, ils ont connu l'angoisse des tranchées, les hallucinants corps à corps, les effroyables bombardements, pendant des mois, des années, ils ont eu la mort pour compagnie, ils sont tombés pour la libération de la France. Pourtant leur souvenir ne sera jamais évoqué à l'angle de nos rues... Arles n'aurait-il pas eu de héros avant 1944 ?

De la rue Émile Barrère, la petite rue Blaise Pascal nous amène au boulevard Vauban... ne serait-il pas mieux de marquer ici l'origine gallo-romaine de nos fortifications ? Quant à Blaise Pascal, ce philosophe auvergnat de valeur, il fut parachuté dans Arles au début du siècle par la grâce d'une municipalité laïcisante qui ne craignait pas,

en 1901, de briser les sept croix érigées dans notre ville. Autrefois, la rue Blaise Pascal s'appelait tout simplement « rue Saint-Blaise » et conduisait à la grande église abbatiale du même nom que nos jeunes A.V.A. dégagent aujourd'hui. Au couchant du boulevard Vauban, le rempart, alors beaucoup plus dégagé menait à la « porte de l'Aure », c'est-à-dire du vent de mer — « Taisa vous dounc auro marino » — (Mistral, les Iscles d'Or). Cette porte détruite au XIX<sup>e</sup> siècle n'est rappelée que par une plaque de rue.

Mais rien n'évoque le souvenir d'Henri de Bornier qui, pendant quelques années, habita au n° 30 du rond-point des Arènes. Auteur dramatique, conservateur de la bibliothèque de l'Arsenal, élu à l'Académie française en 1893, mort en 1901, ne mériterait-il pas que son nom soit donné à la place toute proche de sa maison, et qui depuis peu sépare les Arènes du Théâtre antique ?

Sur notre droite, face aux grandes colonnes de ce beau monument, nous rencontrons, enclavée dans la cour du pensionnat Saint-Charles, « La villa Romana », maison que rien ne fait remarquer. Elle affleure pourtant notre histoire car, aux toutes dernières années du XIX<sup>e</sup> siècle, elle abrita l'adolescence de Mlle Hardon qui devint la maréchale Pétain... La rue de la Bastille, où nous arrivons, était jadis la rue de la Miséricorde. L'humour de nos anciens édiles n'est pas sans nous surprendre, à moins qu'ils n'aient prévu le temps que nous vivons... et peut-être pensaient-ils déjà que bientôt la prison serait plus utile que la miséricorde...

Entre le pensionnat Saint-Charles, autrefois couvent des Cordeliers et l'Hôtel de Luppé dont la section Jeunes des A.V.A. vient de rénover la belle grille, nous trouvons la rue Diderot. Ne vaudrait-il pas mieux y voir le nom de Gaston de Luppé, ce mécène qui a si largement subventionné les fouilles archéologiques dans notre ville et dans notre région ? C'est à lui — trop peu de nos concitoyens le savent — que nous devons le monument aux morts du boulevard des Lices, et Diderot pourrait bien se contenter de la portion qui relie la rue Balechou à la rue de la Bastille.

À l'extrémité de cette rue, Aristide Briand se trouve au sommet d'une pente... bien dangereuse... C'était autrefois la rue Baralis, notable famille qui, en face de l'école ménagère, naguère sous-préfecture, autrefois de Bouchet de Faucon, habitait la grande maison très mutilée aujourd'hui à l'angle de la rue Barbès, jadis « Trissemoutte », et de la rue Faure, jadis des « Ursulines ».

Mais fatigués par notre longue promenade, venons nous reposer sur les gradins du Théâtre antique... et, tandis que massif et puissant, le clocher de Saint-Trophime se détache sur la pourpre d'un ciel qui fait présager du mistral pour demain, reprenons courage pour une prochaine incursion dans les vieilles rues de notre ville.

**A. VAILHEN-REMACLE**  
**(À suivre)**

# SAINT-ROCH

Si vous vous promenez dans les vieilles rues d'Arles, et que vous relevez parfois la tête pour découvrir les niches, vous verrez souvent un pèlerin au large chapeau, s'aidant de son bâton pour marcher et accompagné par un chien, c'est saint Roch. De même, si vous avez parcouru l'inventaire des niches arlésiennes établi minutieusement par M. Garagnon, vous avez remarqué que le nom de saint Roch revient très souvent parmi les statuettes. Qui était donc saint Roch ? Pourquoi saint Roch à Arles ? C'est ce que nous allons essayer de découvrir ensemble.

Pendant toute la durée du XIII<sup>e</sup> siècle, la famille de saint Roch avait occupé une place importante dans la ville de Montpellier et y avait acquis une fortune considérable. C'est donc dans l'opulence que naît saint Roch en 1295 (1). C'est à cause de la croix rouge qu'il porte sur sa poitrine, considérée comme le premier signe divin de sa sainteté, que sa mère le nomme Roch (abréviation d'un mot languedocien exprimant cette croix rouge).

Il reçoit une éducation très pieuse et dès son plus jeune âge, il distribue de nombreuses aumônes aux pauvres de Montpellier. Alors qu'il approche de ses vingt ans, son père, puis sa mère meurent à peu de distance. Fortement touché, il finit par se résigner et décide de consacrer sa vie à Dieu. Il donne alors tous ses biens patrimoniaux aux pauvres de la ville et prend l'habit de pèlerin. L'abbé Recluz le décrit ainsi : « Il était habillé d'une courte robe de couleur rouge sur laquelle était superposée un petit manteau d'étoffe grossière. Un chapeau à larges bords couvrait sa tête ; une besace destinée à recevoir l'aumône était suspendue à ses épaules. De fortes chaussures, un long bâton et une gourde lui permettaient de longues marches ». Déjà acclamé à Montpellier comme bienfaiteur, il part pourvu de ses seuls habits pour l'Italie en 1315 (2).

Il franchit les Alpes, traverse le Piémont. À mesure qu'il avance en Ligurie et en Toscane, la menace de la peste devient plus évidente. Villes barricadées, d'autres presque désertes offrent un spectacle de désolation ; la population fuit la maladie dans les montagnes. Saint Roch arrive à Acquapendente qui ne semble occupée que par des malades qui n'ont pu fuir et des morts qui n'ont pas encore été enlevés de la chaussée.

---

(1) Date contestée par l'abbé Beaussire qui donne 1280, mais retenue par Larousse.

(2) L'abbé Beaussire indique 1300.



Saint Roch se rend immédiatement à l'hospice de la ville et demande la permission de soigner les pestiférés. Vincent, l'administrateur de l'hospice, refuse tout d'abord, puis s'incline devant l'insistance du jeune homme. Saint Roch commence donc à soigner les pestiférés. Il y joint enthousiasme et efficacité. De maison en maison, les guérisons qu'il pratique sont considérées comme miraculeuses ; on l'appelle comme un sauveur. Bientôt, la ville entière est sauvée de la terrible maladie. On prépare une fête en l'honneur de saint Roch, mais il s'enfuit.

Ayant trouvé sa vocation, il se rend à Césème et Rimini pour soigner à nouveau. Il y connaît de nombreux succès. De là, il va à Rome où il est consterné par la situation de décadence et de misère qui règne dans la ville depuis le départ des papes pour Avignon. Saint Roch fait des efforts héroïques pour délivrer Rome de la contagion. Il accomplit de nouvelles guérisons miraculeuses. Rome sauvée, il y demeure trois ans pour vénérer les lieux saints.

Il rejoint ensuite la Lombardie et Plaisance ; c'est là qu'il est atteint lui-même par la maladie qu'il a si souvent soignée. L'abbé Beaussire prétend que les habitants de Plaisance l'auraient expulsé de la ville à coups de pierre oubliant tout ce que le saint avait fait pour eux. Saint Roch se retire donc dans une forêt voisine et y attend la mort dans d'horribles souffrances.

Un chien découvre sa retraite et repart chercher son maître, Gothard Palastrelli. Celui-ci malgré sa peur de la maladie finit par prodiguer quelques soins à saint Roch et propose même de l'abriter dans son château. Saint Roch refuse ne voulant pas être un propagateur de la maladie, mais il accepte cependant que le chien vienne lui apporter à manger et qu'on lui construise une petite cabane afin d'être à l'abri des intempéries. Après sa guérison, saint Roch reste quelques temps avec Gothard qu'il finit par convertir et persuade d'abandonner ses biens au profit d'une fuite du monde et d'une vie contemplative solitaire. De retour à Plaisance, les habitants avertis de sa guérison l'acclament comme un héros. Par humilité, il décide de repartir en France. Nous sommes en 1322.

Il revient à Montpellier, où, pris pour un espion italien, il est jeté en prison. Décidé à garder l'anonymat, il y demeure cinq ans ignoré complètement de ses concitoyens et il meurt en 1327. La croix rouge sur sa poitrine le fait identifier, et dès le jour de sa mort on commence à le glorifier.

Le culte de saint Roch prendra toute son importance au XV<sup>e</sup> siècle, en grande partie à cause du concile de 1414. La peste sévissant dans la ville, les évêques décidèrent d'organiser une procession autour de la cité pendant laquelle fut portée l'image du saint brodée sur une magnifique bannière. La peste cessa bientôt et le culte de saint Roch prit une

extension considérable. On attribua par la suite de nombreux miracles à saint Roch : Venise délivrée de la peste en 1576, Rome sauvée de la contagion en 1624 notamment.

Les reliques furent, elles aussi, un objet de dévotion. Elles furent d'abord exposées à Montpellier. En 1399, Jean le Maingre, maréchal de Boucicaut, envoyé du roi pour pacifier nos provinces, avait établi sa domination en Provence et en Languedoc. Il exigea une partie du corps de saint Roch qu'il légua plus tard aux Trinitaires d'Arles. L'autre partie des reliques fut volée par les Vénitiens en 1484.

En 1501 une bulle adressée aux Trinitaires d'Arles par le pape Alexandre VI réclamait une parcelle des reliques. En 1533, sous Clément VII, Guillaume le Vasseur vint chercher en notre cité d'autres parcelles sur l'ordre de François 1<sup>er</sup>. En 1557, une partie de la tête partit pour Marseille. La châsse dans laquelle étaient contenues les reliques de saint Roch fermait par trois serrures ; les trois clés étaient gardées par l'archevêque d'Arles, le curé de St Trophime et la mairie d'Arles. Malgré toutes ces précautions, les reliques ont été éparpillées. Quant à la châsse, elle disparut à la Révolution.

Les reliques ainsi dispersées étaient exposées le jour de la fête du saint (le 16 août) ou lors des grandes épidémies. Saint Roch est devenu le patron de nombreuses corporations : paveurs à Marseille ; teinturiers à Avignon ; cardeurs de chanvre ; cordiers à Salon, la Seyne ; jardiniers à Rognonas, St Remy.

Lors de la terrible peste de 1720, les Arlésiens firent de grandes processions pour invoquer saint Roch. Aujourd'hui enfin, son souvenir est conservé à Arles par une place qui porte son nom et par toutes les niches qui contiennent encore sa statuette.

**Michel BOIRON.**

#### *OUVRAGES CONSULTÉS*

Abbé Recluz : saint Roch et son culte ;

Abbé Beaussire : la vie de saint Roch ;

Fernand Benoit : la Provence et le comtat Venaissin ;

Dictionnaire Larousse.

# Un chef-d'œuvre de la technique antique: l'usine-pilote de Barbegal

L'archéologie industrielle, si bien étudiée en Angleterre, ne connaît que trop peu encore la faveur des spécialistes français. Il est vrai que la plupart des monuments utilitaires, construits souvent sans recherche architecturale, n'ont eu généralement qu'une existence éphémère. D'autres, ayant suivi les évolutions de la technique, n'ont conservé que de rares éléments de leurs constructions d'origine.

C'est à la région d'Arles que revient un privilège unique : celui de conserver l'ancêtre des moulins hydrauliques — celui de Barbegal. Son ampleur et ses aménagements forcent l'admiration et il est un passionnant sujet d'étude touchant tout à la fois à l'architecture, à la technique, à l'organisation économique et sociale. On peut s'étonner que les guides n'y consacrent que des mentions sommaires et que le visiteur ne trouve sur place, aucune indication sur les dispositions et le fonctionnement de cet extraordinaire ouvrage.

Sa découverte est due à Fernand Benoit, auquel l'archéologie provençale doit tant. Dans les quelques ruines qui émergeaient encore au-dessus du vallon des Arcs, certains avaient voulu voir les restes d'une cité disparue, d'autres les vestiges d'une manufacture de draps. Constans, dans son *Arles antique*, pensait à un bassin d'épuration et à un réservoir de l'aqueduc d'Arles, qui aurait traversé en siphon la dépression des marais de Barbegal. Fernand Benoit poursuivit les fouilles en 1937 et en 1938 et il acquit rapidement la certitude qu'il s'agissait d'une grande usine hydraulique de meunerie, dont on ne connaissait aucun équivalent dans le monde romain.

Le constructeur avait parfaitement choisi son terrain. En effet, l'éperon rocheux sur lequel il a bâti son ouvrage est peu élevé au-dessus du vallon des Arcs par lequel arrivait l'eau grâce à l'aqueduc dont subsistent les ruines romantiques, évoquant un dessin de Hubert Robert. Par contre, l'autre face présente une dénivellation importante (20 m environ), avec une pente régulière et assez abrupte. C'est là que l'établissement fut judicieusement construit. Le choix était excellent : d'un côté, facilité pour l'adduction de l'eau ; de l'autre, possibilité d'aménager des chutes et d'utiliser au maximum la force hydraulique. Il s'ajoutait la proximité d'Arles, distante d'environ 7 km à vol d'oiseau.

Bien qu'il disposât d'une bonne hauteur de chute, le constructeur l'avait trouvée insuffisante pour donner à son usine tout le rendement qu'il projetait. Il eut alors l'idée de répartir les eaux en deux branches et, par là, d'aménager une double chute. Ainsi put-il aménager deux fois plus de biefs et, donc, de moulins.

L'eau amenée par l'aqueduc, traversait la crête rocheuse par une tranchée, de 2 m de large et de 5 à 6 m de hauteur, creusée dans le rocher. Elle se déversait dans un vaste bassin réservoir. Celui-ci servait d'une part de

régulateur, en permettant de doser le débit des chutes et de régler la vitesse des roues, et, d'autre part, de répartiteur, puisque les eaux accumulées s'écoulaient sur les deux séries de biefs disposés en gradins.

Par cette double répartition de l'eau, le constructeur avait pu aménager au total seize chambres de meunerie. On a pu calculer que les roues à augets, actionnées par les chutes successives, avaient environ 2,20 m de diamètre sur une largeur de 70 cm. Elles étaient montées sur un arbre horizontal qui, par un système d'engrenage, transmettait le mouvement aux meules de broyage des grains qui elles, étaient sur axe vertical et tournaient horizontalement. En fin de course, l'eau était évacuée dans deux égouts souterrains.

Avec Barbegal était inauguré le cycle des grandes usines hydrauliques, où la force des chutes était utilisée sur une vaste échelle, selon un plan parfaitement étudié et, en tout cas, sans précédent. C'était, comme on dirait aujourd'hui une « usine-pilote ». Elle marquait un stade décisif de l'évolution industrielle.

L'ingénieur qui conçut l'ouvrage était en même temps, un grand architecte. Il avait donné à son œuvre un caractère monumental, grandiose même. Un long mur rectangulaire entourait l'ensemble. Au centre, un large escalier donnait accès aux chambres de meunerie, étagées de part et d'autre. Le plan et l'ordonnance procédaient d'une rigueur logique, mais le « fonctionnel » était soutenu par une architecture puissante. Art et technique : le maître de Barbegal avait réalisé cette symbiose à l'ordre du jour des grandes réalisations modernes.

L'édifice entier était couvert. On ne concevrait d'ailleurs pas qu'il en fût autrement pour une meunerie. La charpente était portée par des piliers de grandes dimensions (ils mesuraient 1,20 m d'épaisseur). En raison de la déclivité du terrain, la toiture était disposée en sept étagements entre lesquels était réservé un vaste intervalle permettant l'éclairage et l'aération. Il y avait, tout autour de l'établissement, des annexes en constructions légères, dont on ne sait malheureusement pas grand-chose : hangars où étaient entreposés les grains, sacherie, bureaux, habitations du personnel, etc. La religion elle-même n'était pas absente de ce lieu industriel qui possédait son sanctuaire rural.

De savants calculs ont été faits pour établir quelle pouvait être la production de l'usine de Barbegal. On est arrivé au chiffre de 15 à 20 kg de farine à l'heure pour chaque meule. À première vue, un tel rendement paraît relativement faible, mais, grâce aux seize meules en activité, la production totale atteignait un chiffre élevé : entre 240 et 320 kg par heure. En admettant que l'établissement n'eût fonctionné que dix heures, il pouvait livrer environ deux tonnes et demie de farine par jour. C'était plus qu'il n'en fallait pour nourrir les habitants d'Arles, dont le nombre ne dépassait pas quelques milliers, même en tenant compte que les Gallo-Romains étaient des gros mangeurs de pain et de bouillie de gruau, dont ils faisaient la base de leurs repas. Dès lors, il faut bien admettre que la meunerie de Barbegal avait un rôle extra-local : elle était, à n'en pas douter, un établissement impérial, une usine d'État, produisant pour les services officiels du ravitaillement, avec une bonne part pour l'exportation.

(à suivre page 24)

# Arles au XIX<sup>e</sup> siècle (suite et fin)

## **L'ADMINISTRATION**

Sur le plan administratif, Arles connut aussi le déclin.

Le décret du 17 ventôse de l'an VIII fixa le siège de la troisième circonscription administrative et judiciaire à Tarascon. Nous perdions la sous-préfecture et le tribunal.

Tous deux nous furent rendus par l'ordonnance du 22 février 1816.

Cela fut définitif pour le siège de la sous-préfecture. Elle fut installée d'abord dans le palais de l'Archevêché, puis, en 1827, dans l'hôtel Bouchet de Faucon, rue Aristide-Briand. Ce n'est qu'en 1933 qu'elle fut transférée dans l'hôtel de Courtois, où elle est encore aujourd'hui.

Quant au tribunal, il fut installé dans l'hôtel de Giraud, rue des Arènes. Mais cinq ans plus tard, en 1821, il regagna Tarascon d'où il n'est jamais revenu.

Le vaste territoire de la commune d'Arles s'amenuisa après la Révolution par la perte des territoires de Fontvieille et des Saintes-Maries-de-la-Mer qui devenaient indépendantes. En 1904, ce fut Port-Saint-Louis-du-Rhône qui échappa à la tutelle arlésienne. Saint-Martin-de-Crau, quant à elle, ne deviendra une commune qu'à partir du 7 mars 1925.

Même le prestige religieux de la ville va décliner. L'archevêché, supprimé par la Révolution, ne fut pas restauré par le Concordat. Ce n'est qu'en 1817 qu'il fut rétabli et attribué à monseigneur Jean-Claude de Beaulieu. Mais cette renaissance fut éphémère et le siège archiépiscopal fut définitivement supprimé en 1820, la circonscription religieuse d'Arles passant sous l'autorité de l'archevêque d'Aix. Ainsi disparaissait l'un des plus anciens et des plus prestigieux évêchés de France, dont la primatie s'était étendue autrefois sur toutes les églises de Gaules.

## **ARCHITECTURE ET SERVICES PUBLICS.**

L'architecture bénéficia peu du XIX<sup>e</sup> siècle, qui ne nous a pas laissé d'édifices prestigieux. Mais l'aspect de la ville fut considérablement modifié dans ses abords.

Dans les dernières années de l'ancien régime, la limite est de la ville avait été complètement transformée par la création du boulevard Émile-Combes, en partie creusé dans le rocher.

En 1810 « l'Arc de Saint-Étienne » ou « Arc de l'Archevêché » fut démoli pour faciliter l'accès à la place de la Mairie par la rue de Wauxhall.

De 1825 à 1830, naquirent les « Lices de la caserne », qui s'étendirent de l'angle sud-est des remparts jusqu'à la porte du Marché-Neuf, à travers le jardin de l'ancien couvent des Carmélites.

---

(1) Voir bulletin n° 13, page 7.

Le plan de la cour fut ouvert à la circulation des voitures en 1843.

En même temps la rue du Waux-Hall était agrandie et le jardin public créé entre les Lices et le Théâtre antique. Les cèdres que nous y voyons aujourd'hui ont été plantés à cette époque.

Au nord, les quais du Rhône furent aménagés, tels que nous les connaissons, entre 1856 et 1868. Ce n'était auparavant qu'une simple digue de terre. Ces travaux furent décidés après la grande inondation de 1856.

Les lices de la caserne furent prolongées, de 1862 à 1865, par l'esplanade du Marché-Neuf, pour les relier aux Lices de la Roquette. Ainsi tout le côté sud des remparts fut longé par un grand boulevard.

Les jardins de la gare furent créés autour de la place Lamartine en 1872.

À l'ouest, le quartier de la Roquette fut isolé en 1875, par le percement de la rue Gambetta, destinée à donner facilement accès des Lices au pont métallique que l'on achevait de construire.

C'est en 1877 que fut restaurée la porte de la Cavalerie, mais au prix de la destruction de l'arcade et du couronnement des tours.

Le XIX<sup>e</sup> siècle nous a valu quelques monuments. Dressé sur les plans de l'architecte Bourdon, le Théâtre municipal a été bâti de 1838 à 1841, tandis qu'étaient également construits la caserne Calvin sur les Lices, l'hôtel des Postes sur le côté ouest de la place du Forum, et la Rotonde, un établissement public dominant les Lices et qui abrite aujourd'hui le temple de l'Église Réformée.

Nombre de services publics furent organisés pendant ce siècle. Les abattoirs datent de 1843. L'installation de l'éclairage public par le gaz commença en 1849 à la suite de contrats passés entre la ville et l'entreprise Naef, mais il ne fut définitif et permanent qu'en 1881.

La grande usine des eaux fut construite en 1862 dans la rue Neuve (rue docteur Fanton) et y resta jusqu'en 1903, date de son transfert à la Cavalerie.

Au XIX<sup>e</sup> siècle, un service de vidange enlevait les immondices que l'on jetait au ruisseau. Ce n'est qu'en 1905 que fut créé le service d'enlèvement à domicile. Cette modernisation sanitaire n'alla pas sans quelques difficultés et beaucoup d'Arlésiens n'attendaient pas le passage des vidangeurs et jetaient leurs ordures au ruisseau ou dans le Rhône. À tel point qu'il fallut prendre un arrêté municipal stipulant que « les personnes soumises à l'emploi du seau hygiénique seraient présumées avoir pratiqué le jet au ruisseau et verbalisées lorsqu'elles ne remettraient pas leur seau aux employés chargés du service sanitaire. »

C'est au début du XX<sup>e</sup> siècle que fut créé le jardin d'hiver et que l'on planta les micoucouliers de la promenade des Lices.

En même temps étaient urbanisés les quartiers extérieurs : Trébon, Griffeuille, Chabourlet, Plan-du-Bourg.

## **LES ARTS.**

La littérature arlésienne fut illustrée par deux écrivains.

— *Amédée Pichot*, médecin, né à Arles, qui s'intéressa surtout à la civilisation britannique. À côté de publications médicales, il réalisa de nombreuses traductions d'œuvres littéraires anglaises, dont la plus connue est celle des œuvres de Byron.

Il fut pendant longtemps directeur de la Revue britannique.

Il a laissé de nombreux récits de voyages, un recueil de poésie, légendes et souvenirs « Les Arlésiennes » et des romans dont l'action se déroule le plus souvent à Arles, « Le Dernier Roi d'Arles » par exemple.

— *Frédéric Mistral*, ardent défenseur de la ville d'Arles où se déroule l'intrigue d'un grand nombre de ses œuvres et en particulier celle de sa pièce maîtresse, « Mireille ».

Il obtint le prix Nobel de littérature et utilisa la somme ainsi gagnée à créer le Museon Arlaten, en 1896, dans les locaux de l'ancien collège, rue de la République.

La peinture du XIX<sup>e</sup> siècle est dominée à Arles par un artiste arlésien, Jacques Réattu, qui connut un grand renom local et dont les œuvres sont exposées dans les salies du musée qui porte son nom.

Nous lui devons aussi la conservation du Grand Prieuré de Malte. Vendu comme bien national à la révolution, il aurait été morcelé, transformé ou détruit comme bien d'autres édifices religieux, si Réattu n'avait consacré son temps et ses maigres deniers à racheter ce monument et à le remettre en état. Sa fille, qui en hérita, continua son œuvre puis le céda à la ville contre une rente viagère.

De la même façon, il sauva une partie de l'abbaye de Montmajour.

Il y eut enfin *Van Gogh* qui fut conquis par le charme de notre ville, la beauté de ses paysages et la lumière de son ciel, si bien qu'il s'y fixa de 1888 à 1890 et y attira pendant un certain temps son ami *Gauguin*. Il réalisa à Arles la plus importante partie de son œuvre et sans doute la meilleure. Il peignit sans relâche, achevant 200 tableaux en 15 mois.

## **LES RESTAURATIONS.**

Le plus grand mérite du XIX<sup>e</sup> siècle et ce pourquoi nous lui devons notre gratitude, est l'intérêt qu'il porta à conserver et mettre en valeur le patrimoine historique et artistique acquis au cours des siècles.

Et pourtant ce siècle avait bien mal commencé : en 1804 le ministre de l'Intérieur ordonna de diriger vers Paris toutes les colonnes antiques qui se trouvaient dans la ville chez des particuliers ou dans des édifices publics. Tandis que le musée de Marseille demandait pour lui les bas-reliefs. C'est grâce à l'opposition du préfet des Bouches-du-Rhône et aux interventions véhémentes de l'arlésien Pierre Véran, qui était alors chef du bureau de la Statistique à la préfecture, que ce transfert ne se fit pas, ou tout au moins fut très restreint.

Une éclosion de nombreux érudits épris d'art et d'antiquité fut à l'origine de cette prise de conscience. Ils s'inquiétèrent de l'abandon et de la dilapidation de ces richesses et du risque de disparition complète si l'on n'y prenait pas garde.

Honoré Clair, Jacquemin, Véran, l'abbé Trichaud, Estrangin, Émile Fassin et bien d'autres, historiens, archéologues ou documentalistes, publièrent de nombreux ouvrages retraçant l'histoire d'Arles, décrivant ses monuments et combattant les négligences, causes de leur dégradation.

Émile Fassin, avocat arlésien, créa et dirigea de 1868 à 1882, une revue arlésienne historique et littéraire d'une très haute valeur, intitulée « Le Musée », qui donnait le résultat de ses immenses travaux de dépouillement de documents, manuscrits et archives, et qui figure actuellement dans la bibliothèque de tout ouvrage traitant d'Arles, de son histoire ou de ses œuvres d'art.

Cet état d'esprit porta ses fruits grâce à l'intervention de deux hommes éminents :

— *Le baron de Chartrouse* : avant 1820, Arles était une cité inconnue, sauf de quelques savants, archéologues ou historiens. Elle était située hors des grandes voies de communication et nul voyageur ne s'y attardait. Ses monuments étaient enfouis ou en ruines. Elle vivait repliée sur elle-même, dans le souvenir d'un passé dont elle ne reconnaissait pas le prestige.

Cet administrateur intelligent et passionné songea à rendre à la ville la conscience de cette grandeur passée et le désir d'en conserver les vestiges. Il fut le premier à apprécier la valeur de son patrimoine historique et architectural. Il eut le génie d'en deviner l'avenir touristique.

L'amphithéâtre, défiguré par les mesures de la cité arénoise, fut le premier objet de ses soins, les deux colonnes du théâtre antique attirèrent son attention, les Alyscamps, le cloître, les remparts, toutes les vieilles églises de la ville bénéficièrent de sa protection.

Nommé maire en 1824, plus tard député, il usa de toute son influence pour obtenir les subventions du gouvernement. Pour éveiller l'intérêt de ses administrés et diriger leurs activités, il créa une commission archéologique, dont il fut le premier président et dont les premiers membres furent MM. Réattu, Véran, Bosc, Clair et Jacquemin.

L'amphithéâtre fut en quelques années débarrassé des maisons qui le truffaient. Quoique mutilé il reprit son aspect primitif et sa silhouette domina la ville. La première course de taureaux qui s'y déroula fut donnée en 1830 à l'occasion de la prise d'Alger.



Le théâtre antique, enfoui sous ses propres ruines et sous les maisons de tout un quartier qui le recouvrait, se dégaugea peu à peu. Commencé en 1833, le déblaiement fut très long. Le plan des travaux, dressé en 1855 par Véran, l'architecte arlésien chargé de leur surveillance, montre que les gradins étaient encore alors recouverts de maisons.

Les fouilles du théâtre antique permirent de mettre à jour de nombreux marbres antiques, la tête d'Auguste, le grand autel d'Apollon, le deuxième Silène couché, le buste d'enfant... qui ornent aujourd'hui notre musée lapidaire.

Ce dernier, qui avait été créé en 1813, fut alors pris en vénération, installé dans l'ancienne église Sainte-Anne, organisé et mis en valeur.

La ville d'Arles pouvait alors s'ouvrir au tourisme.

Le deuxième personnage qui joua un rôle primordial dans la conservation des antiquités de notre cité n'était pas Arlésien. Ce fut *Prosper Mérimée*. Ayant visité Arles, il fut conquis par le nombre et la valeur de ses monuments antiques. Lorsqu'il fut nommé inspecteur des Monuments historiques, il usa de toute son influence auprès de Napoléon III et de l'impératrice Eugénie, pour obtenir que les grands édifices arlésiens : l'amphithéâtre, le théâtre, les termes, Saint-Trophime, le cloître, les Alyscamps, soient classés aux monuments historiques et ainsi protégés par l'État et mis à l'abri de toute démolition et de toute transformation intempestive.

Ainsi le XIX<sup>e</sup> siècle, s'il ne fut pas très riche en productions artistiques, architecturales ou littéraires, assez pauvre en activités commerciales et économiques, peu mouvementé sur le plan politique et militaire, fut pour notre ville le grand siècle de la restauration. Il mit un terme à la dégradation de notre patrimoine antique, éloigna le danger d'une disparition totale et définitive de nos dernières richesses, les restaura et les fit connaître rendant de ce fait à la ville d'Arles une part de son lustre d'antan.

**M. MOLINIER**

# Compte rendu de la visite de l'abbaye de Montmajour

*Ainsi que cela a été annoncé dans le précédent bulletin, nous avons le plaisir de publier ci-après le compte-rendu de la visite de l'abbaye de Montmajour qu'a bien voulu rédiger, pour nous, Mme Moutot qui avait elle-même dirigé cette visite.*

**Nous la remercions bien sincèrement.**

La visite commentée du 12 mai 1974 a permis à un groupe important des « Amis du Vieil Arles » d'avoir sur la célèbre abbaye de Montmajour, quelques révélations notoires. Tout d'abord, M. de Sambucy, l'aimable propriétaire des bâtiments, qui constituèrent autrefois l'hôpital de l'abbaye offrit, à tous, la possibilité de contempler, dans le hall de sa maison, la pierre tombale de « Teucinde », pierre tombale qui a servi, pendant des siècles, de petit pont sur un fossé de la propriété. Instant d'émotion pour tous : cette pierre tombale du X<sup>e</sup> siècle, la seule qui reste de cet immense cimetière, porte le nom de la pieuse dame d'Arles qui acquit l'île de Montmajour au milieu du X<sup>e</sup> siècle pour en faire don aux ermites qui gardaient le cimetière rupestre. Cette émotion, née là, se poursuit tout au cours de la visite. Comment ne pas être impressionné, en effet, par ces tombes creusées dans la pierre : tombes de toutes tailles qui ont, à jamais, marqué le rocher ; par cet ermitage Saint-Pierre où l'on ne peut s'empêcher d'évoquer la rude vie des premiers moines dans cette grotte naturelle au flanc sud du rocher ; impressionné par la foi qui a poussé ces hommes à construire pour leur Dieu, pour leur culte, dès le XI<sup>e</sup> siècles deux églises contiguës, qui bien que d'une simplicité monastique, sont plus éclairées, plus vastes que leur propre logis. Et l'émotion se mue, peu à peu, en une admiration infinie pour l'ampleur des réalisations qui s'accumulent au long des siècles : l'église Notre-Dame, inachevée, et cependant d'une ampleur remarquable ; l'église inférieure à celle-ci, au plan extrêmement élaboré ; les bâtiments conventuels, la charmante chapelle Sainte-Croix, et les constructions du XVIII<sup>e</sup> siècle.

L'histoire des moines est liée à celle des pierres ; les bons et les mauvais moments de l'abbaye se sont succédés du X<sup>e</sup> siècle à nos jours ! C'est avec mélancolie que l'on évoque les grands « pardons » disparus, qui rassemblaient tant de monde sur l'île, les splendides œuvres d'art qu'ornaient, en particulier, l'église Notre-Dame, les manuscrits enluminés patiemment copiés par les moines. Mais que de regrets devant les destructions qui ont dépecé, démantelé, à la fin du XVIII<sup>e</sup> et du début du XIX<sup>e</sup> siècle, l'ensemble des bâtiments et leur contenu !

La visite se termine par une ascension de la tour de l'abbé qui permet de rappeler le rôle de « Réattu », et de quelques autres dans la sauvegarde de cet ensemble si prestigieux, un des hauts lieux de l'histoire de notre région.

**Mme MOUTOT**

# Répertoire complet des niches d'Arles

(Suite et fin)

## III. — L'HAUTURE

Nom de la rue	Nom de la statuette	Observations
Enclos Saint-Césaire - rue Vauban	Vierge et saint Césaire	
Rue Porte-de-l'Aure, n°31, Rue de la Roque	vide Vierge à l'Enfant	Appelée N.-D. des Suffrages.
Rue Émile-Barrère - rue du Grand-Couvent	Vierge	Peinte en jaune.

## IV. — BOURG-NEUF (LA CAVALERIE)

Rue Portagnel - rue de la Roque	vide	Personnages curieux à la base. Classée le 5-7-1927.
Rue Portagnel - rue J.-J.-Rousseau	vide	
Rue La Fontaine - rue Pierre-Euzeby	vide	
Rue La Fontaine - rue Roulet	vide	Date : 1624.

## V. — QUARTIERS PÉRIPHÉRIQUES

Rue Hoche	Vierge orante	
Avenue des Alyscamps	Vierge à l'Enfant	Décapitée.
Rue Mireille - rue Donnet	saint Joseph	S.J. dans un médaillon et tête d'ange.
Avenue Joseph-Imbert (Ets Grignard-Mistral)	Vierge	

## VI. — TRINQUETAILLE

Rue Sauze - rue Noguier	vide	
Rue Stendhal - rue Lavoisier (Mas du Grand-Vittier).	vide	

(1) Voir bulletins n° 12 et 13.

Cette liste ne comporte que les niches au coin des rues et sur les façades des maisons particulières. En ce qui concerne les églises et anciennes églises, nous avons relevé les niches suivantes :

---

Église Saint-Julien	3 niches vides.
Saint-Trophime	2 niches vides au-dessus des 2 portes latérales.
Notre-Dame de La Major	2 Vierges.
Ancienne église Saint-Paul (rue A.-Tardieu)	Niche vide.
Ancienne église Saint-Martin (rue Max-Dormoy)	Niche vide.
Ancienne église Sainte-Croix (rue de Chartrouse)	Niche vide.
Musée d'Art Chrétien (rue Balze)	4 niches vides.
Musée d'Art Païen (place de la République)	Tête de Minerve.

---

Nous demandons l'indulgence du lecteur au cas où nous aurions oublié des niches. Qu'il veuille bien nous les signaler. Mentionnons aussi que les jeunes des A.V.A. ont déjà restauré 22 niches. La liste en sera publiée ainsi que les équipes qui ont participé à ce travail souvent pénible et même dangereux.

**René GARAGNON.**

---

#### ERRATUM

Bulletin n° 12, « **Arles et les voies romaines** », page 9, paragraphe I : « De Nîmes à Cavaillon », deuxième ligne :

Lire : jalonné par de nombreux **milliaires**, et non de nombreux militaires.

---

#### COTISATIONS 1974

Au nom de l'association, nous remercions les généreux donateurs dont les noms suivent : Mmes Brandy, Espagnol, Mignard et Mouttot, MM. Bailly, Bayle, Berthier, Bonnefon, Dervieux, Gisclon, Rappin et Veyrié, Mlle Cazeneuve.

**Le bureau.**

# Les grandes pages de l'histoire d'Arles en Provence

TITRE - II -

DE LA CONQUÊTE ROMAINE AU ROYAUME D'ARLES

Datation	ÉVÈNEMENTS EN ARLES ET EN PROVENCE
	<b>Chapitre III. — Le temps des Barbares, le temps des malheurs (suite)</b>
517	Retour de saint Césaire à Arles.
520	Mort de la sœur de saint Césaire qui aurait été inhumée dans l'actuelle église Saint-Blaise. Elle est remplacée à la tête du couvent des moniales par une autre CÉSARIE, sa parente.
524	Réunion d'un concile à Arles sous la présidence de saint Césaire.
527	Nouveau concile à Carpentras.
529	Nouveau concile à Orange, présidé par saint Césaire, auquel assiste le préfet du prétoire LIBÈRE, ami de Césaire et qui réunit treize évêques. On y étudie la question de la grâce et du libre arbitre conformément aux écrits de saint Augustin.

**ÉVÈNEMENTS  
EN FRANCE ET EN EUROPE**  
et événements très importants extérieurs à l'Europe

Monuments  
Arts  
et Littérature

518 - JUSTIN, commandant de la garde impériale, succède à ANASTASE sur le trône de Byzance. Il adopte son neveu FLAVIUS PETRUS SABBATIUS (futur JUSTINIEN) issu d'une famille paysanne de Macédoine, et lui confie le commandement des troupes.

526 - Mort de THÉODORIC (30 août). Son petit-fils ATHALARIC lui succède sur le trône d'Occident, à Ravenne, sous la régence de sa mère AMALASONTE.

**527 - À Constantinople, mort de JUSTIN (1<sup>er</sup> août) et avènement de JUSTINIEN (nommé co-régent le 1<sup>er</sup> avril 527).**  
**JUSTINIEN, dernier des grands empereurs d'Orient, va s'efforcer de restaurer l'unité de l'Empire romain dans ses frontières d'autrefois.**  
**À sa mort, l'Empire atteindra à nouveau les colonnes d'Hercule (Gibraltar).**

520 - Construction à Ravenne du fameux tombeau de THÉODORIC (le grand roi des Ostrogoths). La coupole plate, monolithique, mesure 11 m de diamètre et pèse 600 tonnes

527 - Dès son avènement, JUSTINIEN va promouvoir une vaste réforme. Une commission de juristes, sous la présidence de TRIBONIEN, remanie les lois promulguées depuis l'an 117. Ces textes sont réduits de 2000 à 50 volumes

**ÉVÈNEMENTS  
EN ARLES ET EN PROVENCE**

---

Datation

531-532

CHILDEBERT, roi de Neustrie alerté par sa soeur CLOTILDE, femme du roi des Visigoths AMALRIC qui la maltraitait, entre en conflit avec ce dernier et s'empare de Narbonne. AMALRIC peu après sa défaite est assassiné.

533

Nouveau concile à Marseille. Tous ces conciles eurent une très grande importance. On y traita des questions de dogme et de pratiques religieuses. On y prit des mesures contre les hérésies. On y fixa les devoirs du clergé et l'organisation paroissiale.

C'est à cette époque que se forme une grande partie du droit CANON ainsi qu'en témoignent les collections conciliaires d'Arles (STATUTA ECCLESIA ANTICA).

535

Nouveau concile à Riez.

**536**

---

Cette date est l'une des plus importantes de l'histoire de la Provence. Elle marque en effet l'arrivée des Francs dans nos régions. Le passage de la domination ostrogothe à celle des Mérovingiens s'est opéré sans guerre de conquête. Les Ostrogoths menacés par les

**ÉVÈNEMENTS  
EN FRANCE ET EN EUROPE  
et événements très importants extérieurs à l'Europe**

Monuments  
Arts  
et Littérature

530-532 - Guerre entre Byzance et les Sassanides (Empire perse) où s'illustre le fameux général ami de JUSTINIEN, BÉLISAIRE.

532 - Révolte appelée sédition NIKE à Constantinople contre le gouvernement de JUSTINIEN. La ville est en partie détruite.

532 - GODOMAR, roi des Burgondes, s'allie à AMALASONTE contre les Francs, mais il est défait à Autun par CHILDEBERT et CLOTAIRE. Les deux rois francs se partagent le royaume burgonde.

534 - Mort d'ATHALARIC. Sa mère AMALASONTE s'empare du pouvoir mais doit se retirer devant son cousin THÉODAT qui la fait emprisonner et assassiner le 30 avril 535.

535 - JUSTINIEN, pour venger AMALASONTE, entreprend contre les Ostrogoths une guerre d'anéantissement qui va durer 20 ans. Les troupes byzantines commandées par BÉLISAIRE s'emparent de Naples et du Sud de l'Italie. THÉODAT est tué. VITIGES lui succède.

536 - Les troupes byzantines s'emparent de Rome mais la ville est assiégée par l'armée de VITIGES, l'année suivante.

529 - Publication du code JUSTINIEN. Rédaction par TRIBONIEN des Digestes (Pandectes en grec) et des Institutiones (ouvrages de droit romain).

532 - Reconstruction de Constantinople ; églises et coupoles remplacent forum et capitole. Construction du fameux mur d'enceinte et des citernes dont le plafond repose sur 1001 colonnes. Le plus grand historien de l'époque de JUSTINIEN, PROCOPE de Césarée, décrit les campagnes de BÉLISAIRE dans 3 ouvrages importants, HISTORIKON (importantes connaissances sur la civilisation des Germains).

532-537 Construction à Constantinople de la fameuse basilique de Sainte-Sophie par Isidore de MILET et Anthème de TRALLES. La coupole centrale a 33 m de diamètre. Elle fut transformée en mosquée au moment de l'islamisation de la Turquie.



**ÉVÈNEMENTS  
EN ARLES ET EN PROVENCE**

**armées de JUSTINIEN cèdent tout simplement la Provence aux Francs pour ne pas avoir à se battre sur deux fronts avec un ennemi sur les Alpes et pouvoir ainsi défendre leur domination en Italie. La conséquence la plus importante de cet état de choses est la rupture définitive des liens politiques de la Provence avec l'Empire Romain.**

.....

Ainsi la Provence qui jusque-là était intégrée à un empire méditerranéen est rattachée subitement à un empire continental qui a son siège vers la Seine et le Rhin et qui est très loin des préoccupations méditerranéennes. Les Francs sont d'autre part une ethnie restée plus profondément germanique que les Ostrogoths et les Visigoths davantage romanisés. Certes ils sont devenus catholiques depuis la conversion de Clovis ; mais ce sont des gens du Nord et leurs intérêts ne les portent pas particulièrement à s'occuper de la Provence. Ils n'accordent d'attention qu'au port de Marseille dont ils reconnaissent quand même l'importance dans les relations avec l'Afrique et le Levant.

.....

539 CHILDEBERT qui séjourne à Arles y fait donner de magnifiques jeux équestres et des combats de gladiateurs.

540 CHILDEBERT chassant aux environs d'Arles y aurait découvert des anachorètes pour lesquels il aurait fait construire le premier monastère de Montmajour. Ce monastère aurait été ensuite consacré à saint Pierre par saint Césaire.

**ÉVÈNEMENTS  
EN FRANCE ET EN EUROPE  
et événements très importants extérieurs à l'Europe**

Monuments  
Arts  
et Littérature

538 - Ce siège est levé à la suite de la trahison de MATASONTHE, femme de VITIGES, qui négociait en secret avec BÉLISAIRE.

Les Francs, commandés par THÉODEBERT, neveu de CHILDEBERT, assiègent Milan.

539 - BÉLISAIRE assiège VITIGES dans Ravenne. Vaincus par la famine et les épidémies, les Ostrogoths capitulent.

540 - BÉLISAIRE rentre à Constantinople, emmenant avec lui le trésor de la couronne de Ravenne et le couple royal.

**M. BAILLY.**

(à suivre)

540 - Mort à Rome du moine Scythe DENYS le Petit, influent docteur de l'Église au VI<sup>e</sup> siècle, qui en 525 proposa de faire partir l'ère nouvelle de la naissance du Christ. Ce nouveau décompte des années ne sera adopté en Occident qu'en 742 et dans l'Église d'Orient seulement au XVI<sup>e</sup> siècle.

Il est difficile de dater cette usine. On pense généralement qu'elle fut construite au III<sup>e</sup> siècle de notre ère et qu'elle demeura en service jusqu'au V<sup>e</sup> siècle. L'installation de Barbegal représentait un progrès immense non seulement sur le plan technique mais sur le plan social, car elle allégeait la peine de l'homme. Avec l'écoulement de l'empire romain, on allait entrer dans une période de régression, qui cessera avec le Moyen Âge.

Les ruines de Barbegal sont importantes et les différentes parties de l'établissement hydraulique apparaissent avec netteté. Dans un royaume de pierraille, dans une solitude sereine et lumineuse, l'esprit se laisse aller à évoquer l'usine en pleine activité, le temps où le bruit des chutes d'eau se mêlait au grincement des machines. Elle marquait un tournant décisif des techniques. Elle n'est plus aujourd'hui qu'un grandiose et mélancolique décor.

Henri-Paul EYDOUX.

**COMITÉ DE PARRAINAGE :**

Président d'honneur M<sup>e</sup> Pierre FASSIN

Parrains :

MM. André CHAMSON - Maurice DRUON - Pierre EMMANUEL

Mesdames Marie MAURON - Irène FOUASSIER

MM. Yvan AUDOUARD - Henri BOSCO - Jean-Paul CLÉBERT

Yvan CHRIST - Louis FÉRAUD - Charles GALTIER - J.M. MAGNAN

Pierre DOUTRELEAU - Maurice PEZET - Robert SABATIER

Henri-Paul EYDOUX - Madame Alice CLUCHIER

---

**BUREAU :**

Président : M. René VENTURE

Vice-présidents : M. Maurice BAILLY  
M. Roger CORNILLON

Secrétaire générale : Madame NERI

Secrétaire adjoint : M. Jean-François CHAUVET

Trésorier : M. Jean LANDRIOT

Trésorier adjoint : M. François POTTIER

Archiviste : M. René GARAGNON

---

BULLETIN : Équipe de rédaction : MM. GARAGNON, VAILHEN et  
BAILLY  
Secrétaire : Mme NERI

Section Jeunes : M. BOIRON

**ABONNEMENT ANNUEL AU BULLETIN : 10 F.**



Dépôt légal. 3° trimestre 1974 - Imp. l'Homme de Bronze - Arles  
Directeur de la publication : M. Venture